

Il ne fait aucun doute que la botanique, comme toutes les sciences, nécessite un système de nomenclature simple, clair et respecté par les botanistes de tous les pays, qui classe d'une part les termes servant à nommer les différents grades des groupes et des unités taxonomiques et systématiques; et, d'autre part, les noms scientifiques désignant des groupes de plantes taxonomiques particuliers. Mais, à mon sens, cette nomenclature et cette terminologie, plutôt que d'approfondir notre connaissance des objets et des phénomènes qu'elles classent, contribuent au contraire indéniablement à éloigner toujours davantage de nous notre objet de recherche. Un terme, un nom, ne représentent pas seulement un moyen de classer un phénomène ou un objet; celui-ci se trouve être, par le biais de cette classification, identifié, court-circuité et considéré comme compris. Dans une certaine mesure, cette façon de procéder est sans doute nécessaire pour parvenir à un consensus scientifique général – ce qui devrait être l'objectif de toute science. Mais la théorie que nous trouvons aujourd'hui dans la littérature et la recherche botaniques contemporaines classe *sans* connaître. J'ai moi-même participé à ce type de recherche tout au long de ma vie, en mon âme et conscience et non sans succès. Je me sens cependant obligé, avant qu'il ne soit trop tard pour moi, de penser

autrement, de parler autrement. Mais comment ? En essayant de rendre plausible ma critique de la terminologie botanique, du discours scientifique en général et, en fin de compte, de la pensée et de la méthode scientifiques, je me retrouve confronté à un dilemme. Existe-t-il une langue capable de saisir de véritables connaissances – qui restent à définir, si tant est que cela soit possible – et de les transmettre ? Une telle langue devrait sûrement renoncer au catalogue et à la catégorisation intersubjectifs et unidimensionnels ; cette langue, et c'est là le paradoxe, définirait en donnant la parole à l'indéfinissable. Elle devrait rendre justice au détail, au particulier, faire davantage confiance aux conceptions qu'aux concepts.

En écrivant cela, je me rends compte qu'une telle construction de la scholastique m'égare. Personne parmi mes très estimés collègues ne me prendra au sérieux. Je m'autorise une façon de penser, de m'exprimer, contre lesquelles j'ai toujours mis en garde mes élèves, mes étudiants et mes collègues. Pourtant, il me semble que ce langage m'est permis. Mais par qui ?



L'été indien tout droit sorti d'un livre d'images fait remonter les températures. La nuit donne

déjà une vague impression d'automne mais le jour, il fait aussi chaud qu'en plein été. J'en profite en nageant régulièrement. À la tombée du jour, quand l'atmosphère se rafraîchit, il y a un moment précis où les températures de l'eau et de l'air se rejoignent. C'est le meilleur. Aucune différence n'est plus perceptible. Les qualités spécifiques des différents états de la matière se fondent les unes dans les autres. Mon médecin m'a certes gentiment conseillé de réduire un peu ma pratique de la natation, mais la demi-heure qu'il me faut pour traverser le lac à la nage et revenir ne me pose aucune espèce de difficulté. La légère fatigue qui, sans provoquer de somnolence, m'envahit de plus en plus souvent, s'installant dans mes muscles et mes os, se dissipe quand je nage. L'état d'apesanteur que l'eau procure détend les muscles, soulage les articulations et atteint parfois aussi les pensées comme une brume qui s'élève. Nombreux sont ceux pour qui la marche détend l'esprit ; pour moi, cela a toujours été la nage. Le flux des pensées s'y synchronise avec les mouvements du corps. On prend son élan pour revenir à soi-même. En effectuant des mouvements rapides de la poitrine, il m'est arrivé d'imaginer des présentations, voire des conférences entières. Certes, nager à un tel rythme n'est plus idéal pour moi. Comme l'a dit mon médecin en faisant mine de

me menacer de l'index, ce n'est pas parce que notre premier geste à tous a consisté à sortir de l'eau que l'on doit y finir ses jours. À moins que je ne souhaite, dans mes vieilles années, revenir aux algues ? Je dessine ainsi à un rythme très tranquille mes propres couloirs solitaires à travers le lac, qui n'est jamais bleu, même à midi, mais conserve en permanence des reflets verts. Cela est dû aux arbres qui le bordent et s'y reflètent, mais surtout à la mousse toujours plus abondante sur le rivage sablonneux. C'est ici qu'enfants, nous chassions les têtards, les grenouilles, les libellules... Quand je m'assieds dans l'herbe marécageuse de la berge, qui m'arrivait autrefois aux épaules mais qui aujourd'hui n'atteint plus que ma taille, des souvenirs très précis me reviennent de ces balades, de nos aventures infinies. À l'époque, non seulement nous partions sans relâche à la recherche d'une nouvelle rive du lac que nous ne connaîtrions pas encore, mais cette petite rive étroite, avec ses talus et ses saignées abruptes, abritait aussi d'innombrables mondes autonomes, des planètes lointaines, des déserts, des jungles, de vastes savanes, à travers lesquels nous errions et dont nous jaillissions au bout de plusieurs heures, qui pour nous avaient duré des jours, des semaines, des années, en nage, le visage rouge, troublés par la réalité du dîner en famille.

Il existe sans doute en nous une impulsion profonde qui nous conduit à répéter ce que nous avons vécu. Ce n'est pas la régression sénile de la vieillesse, mais une manière productive d'être prêt à raviver les expériences de l'enfance. Mais à quoi riment des expériences dont ne reste que le souvenir ? Et celles qu'on raconte ? Cette impulsion semble s'accroître à mesure qu'on approche de la fin de sa vie. Un cycle se clôt. Des débuts s'achèvent. La connaissance se court-circuite avec l'expérience, l'expérience avec la mémoire, la mémoire avec les histoires racontées. La mousse dans laquelle je me repose après avoir nagé, qui suinte entre mes orteils, et qui atteint à cette heure la même température que l'eau et l'air – et mon propre corps –, doit être familière de ces processus ; mais aussi du sentiment de futilité que cette impulsion cache. La mousse est une plante archaïque. Introvertie, autosuffisante. Il y a bien longtemps, elle s'est adaptée à la vie sur la terre ferme dans ce qui me paraît être une lutte héroïque ; mais ce faisant, elle s'est fatiguée, épuisée, car elle est restée figée dans sa conception initiale sans n'être visiblement plus capable de mener à son terme le processus d'évolution qui s'était déclenché en elle. Si les plantes ont une capacité de mémoire, non pas une mémoire consciente ou cérébrale, mais génétique, et je ne doute pas que ce soit

le cas, la mémoire des mousses serait celle de leur origine, de leur parenté avec les algues. Il est impossible que la mousse rompe tous ses liens avec son passé marin. L'évolution des algues vers la mousse a ainsi accompli une sorte de cycle, revenant, bien que différemment et dans une meilleure version, à son point de départ. En retraversant le lac à la nage pour rentrer, je souris en repensant à la plaisanterie de mon médecin sur les algues et je m'arrête au milieu en faisant le mort. Je prends une grande inspiration, m'étends immobile dans l'eau, regarde en plissant les yeux en direction du soleil couchant, suspendu, comme empalé sur la pointe des pins, et je me demande s'il y a une différence entre s'enfoncer et s'élever, étendre ses racines et ses ailes, connaître et s'étonner, l'être et la conscience, je ne trouve pas de réponse parce que j'en cherche une, j'expire profondément, je recommence lentement à tracer mes couloirs.



J'ai pour habitude, quand je travaille à une publication, au moment où je recueille mon matériel, où j'élabore mes premières notes et mes brouillons, de fixer sous une forme sténographique tout ce qui a un lien avec mon sujet, aussi distendu soit-il. Comme Leibniz, je considère que